

LA MOUETTE

d'Anton Tchekhov

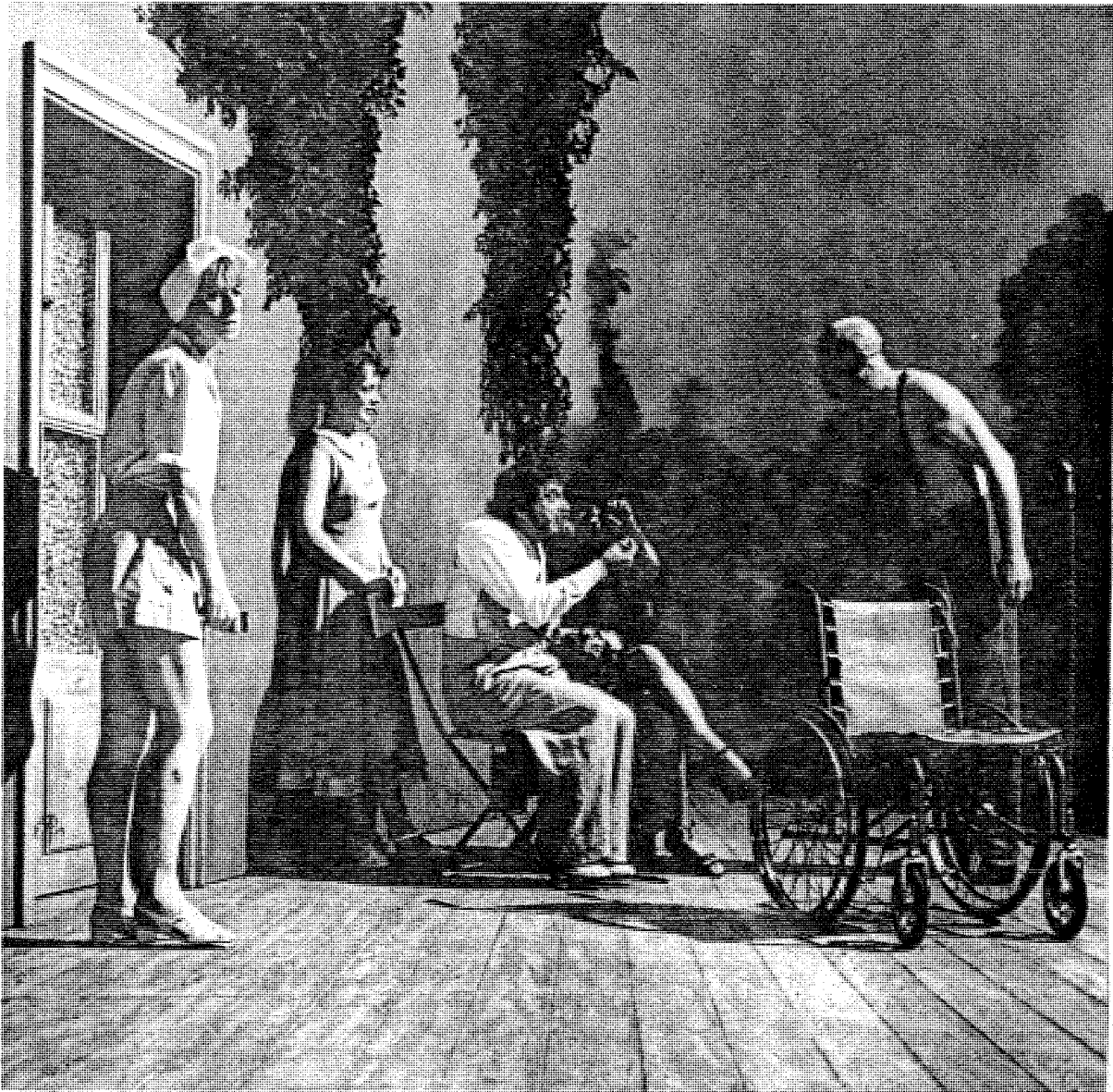


Photo : Delahaye

théâtre des treize vents
CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL DU LANGUEDOC-ROUSSILLON

M O N T P E L L I E R



LA MOUETTE

d'Anton Tchekhov

Traduction : Antoine Vitez

Mise en scène : Philippe Sireuil

Assistanat à la mise en scène : Pol Mareschal

Scénographie : Didier Payen

Dramaturgie : Jean-Marie Piemme

Lumières : Philippe Sireuil

Maquillages : Jean-Pierre Finotto

Costumes : Anne Van Brée

avec

**Véronique Biefnot, François Bartels, Nicole Colchat, Sylvie Debrun,
Patrick Descamps, Stéphane Fauville, Janine Godinas, Christian Léonard,
Henri Monin, Nicolas Rossier, Claude Thébert.**

Coproduction :

Théâtre Varia/Bruxelles,

La Ferme du Buisson de Marne-la-Vallée,

Les Gémeaux de Sceaux/Scène Nationale

Le Conseil Général des Hauts de Seine,

et La Comédie de Genève.

Avec la participation du Jeune Théâtre National

**et l'appui du Commissariat Général aux Relations Internationales de la Communauté
française de Belgique.**

Durée du spectacle : 2 h 45 avec entracte.

“Quelles seront donc les particularités de votre mise en scène ? En quoi se distinguera-t-elle de celles qui l’ont précédée récemment ? Quels traits allez-vous souligner ? Que cherchez-vous à raconter au travers de cette pièce ? Pourquoi encore une fois *La mouette* ?” Les questions me laissent pantois, tétanisé presque, et à chaque fois, il me semble que je ne peux que décevoir mon interlocuteur. Voilà huit semaines qu’ont commencé les répétitions, et toujours cette même sensation – ô combien dangereuse je le sais bien – d’une évidence qui me refuse toute explication intelligible, docte, réfléchie. “Je me débats encore dans un chaos de rêves et d’images, ne sachant à quoi ni à qui cela peut servir” dit Treplev : souffrance et morosité en moins, me voilà toujours au même stade que lui.

Et pourtant, cette pièce, il me semble bien la connaître, d’avoir depuis longtemps vécu avec elle. La première fois que j’en ai entendu parler, je devais avoir onze ou douze ans ; ma soeur aînée rentrait toute bouleversée d’une représentation à laquelle elle avait assisté en matinée scolaire. Plus tard, très jeune homme, j’ai lu *La mouette* ; puis relu. Sans doute est-ce la pièce de tout le répertoire que j’ai le plus souvent parcourue, tantôt suivant respectueusement la chronologie des actes, tantôt au détour d’une scène piquée au hasard des pages écornées.

Aujourd’hui, je mets en scène *La mouette*. La phrase est limpide, mais je bute sans cesse pour poursuivre, comme si le simple énoncé du titre de cette pièce maintes fois mise en scène – et par les plus grands – maintes fois commentée, disséquée, m’empêchait d’articuler tout point de vue, de rédiger toute note d’intention, toute ébauche de projet dramaturgique, intimidé que je suis dans l’approche de ce texte matrice du théâtre européen du vingtième siècle et de l’écriture contemporaine.

“Il faut des formes nouvelles. Des formes nouvelles, oui, et s’il n’y en a pas, mieux vaut rien du tout” dit Treplev. Quinze années plus tôt, j’aurais suivi aveuglément cette ligne de conduite, persuadé que j’étais de la “mission” que je m’étais dévolue et sans doute alors aurais-je pu

avoir le “discours sur” tant réclamé. Mais voilà, le temps a passé et à cette exigence pubère qui s’est effacée, d’autres se sont ajoutées, plus souterraines, plus essentielles sans doute, mais qui résistent à la publication.

J’emprunterai donc à Tchekhov lui-même : “Il faut rendre les souffrances comme elles s’expriment dans la vie, c’est-à-dire non avec des gestes, des mains et des pieds, mais avec une simple intonation, un regard. Pas de gestes, mais de la grâce.” écrit-il à Olga Knipper.

Pas de gestes, mais de la grâce. “Allez-vous débrouiller avec ça !” me dit péremptoirement Medvedenko l’instituteur. Pas de gestes, mais de la grâce : la formule est belle, c’est vrai, mais qu’en faire dans l’espace concret du plateau ? “Dans une pièce, il doit y avoir forcément de l’amour”, me souffle Nina. Et Dorn, le docteur qui pérore : “Seul est beau ce qui est sérieux.” “Tout ça, c’est des sottises.” affirme Macha.

Bref, je mets en scène *La mouette*. “Et voilà tout” ricane Sorine.

PHILIPPE SIREUIL



Tchekhov. Autoportrait.

Il faut de l'illusion pour vivre

Dans *La mouette*, Trigorine est à peine plus âgé que Treplev et néanmoins les deux hommes semblent ne pas appartenir à la même génération. La différence tient moins à l'âge qu'à leurs positions devant la vie. Le premier s'y présente comme un adulte affirmé, le second comme un enfant qui n'arrive pas à grandir. Le premier sait exactement ce qu'il est et connaît lucidement la voie où il est engagé, le second n'arrive pas à se trouver, il ne peut pas - ou ne veut pas - accepter d'être ce qu'il est.

La mouette n'est pas une pièce d'amour contrarié, comme on l'avance parfois un peu trop simplement. Ce n'est pas une tragédie de la passion amoureuse. Treplev ne se suicide pas parce qu'il a perdu Nina et celle-ci survit à sa rupture avec Trigorine. Certes ces échecs marquent les deux jeunes au fer rouge. Mais le moteur de l'oeuvre est davantage à chercher dans la nécessité où la vie les met de parcourir la distance aride qui sépare l'illusion de la réalité.

La mouette, c'est d'abord la chronique d'un apprentissage, celui de la réalité par deux jeunes. L'une (Nina) y accède dans la souffrance, l'autre (Treplev), incapable d'endurer et ne sachant pourquoi il le serait, préfère se suicider.

Tchekhov sait beaucoup de choses sur la vie. Par exemple qu'il faut de l'illusion pour vivre, qu'il faut de grands espoirs et des désirs ; mais il sait encore, et contradictoirement, que vivre le temps qui coule, c'est perdre ces illusions et affronter le visage dangereux d'un désir dépouillé de paillettes et de mirages. Ainsi, à travers un mince fil d'intrigue dont on ne voit jamais les temps forts, à travers les urgences du désir qui les jettent l'un contre l'autre pour faire défaire et refaire le jeu constant des triangles amoureux, les personnages sont implacablement ramenés à eux-mêmes, à leur vérité dans le temps, saisis sans romantisme, sans trémolo, décapés de la couche de mythologie qui pourrait parfois faire de leur vie une belle aventure et les rendre toujours un peu héroïques. Ils n'ont qu'un destin : marcher vers la fin (même si comme Sorine, ils n'ont pas vécu), poussés dans le dos par la nécessité de survivre à la perte des chimères avec la dose d'aveuglement, de méchanceté et d'égoïsme que cela suppose.

On est seul chez Tchekhov parce qu'on voudrait se raconter des histoires mais qu'on ne le peut pas.

JEAN-MARIE PIEMME.

A propos d'Anton Tchekhov

29 JANVIER 1860 : Naissance à Taganrog de Anton Pavlovitch Tchekhov, petit-fils de serf et fils de boutiquier.

Terrorisé par un père despote, il sera tour à tour, vendeur de chandelles, de thé trafiqué et chantre d'église. *Dans mon enfance, je n'ai pas eu d'enfance... Chaque matin, je pensais avant tout : serais-je battu aujourd'hui.*

DE 1879 À 1884 : Anton étudie la médecine à l'Université de Moscou.

1880 : il débute dans la vie littéraire en écrivant dans des journaux humoristiques.

Ce que les écrivains de la noblesse reçoivent gratuitement par droit de naissance, les roturiers l'achètent au prix de leur jeunesse ... Racontez donc comment ce jeune homme essaye de se libérer goutte à goutte de l'esclavage qui est en lui et comment un beau matin, il se rend compte que ce n'est plus un sang d'esclave qui coule dans ses veines, mais le sang d'un être humain.

1881 : Ecrit sa première grande pièce : *Ce fou de Platanov*.

Jusqu'en 1889, il publiera successivement son premier recueil de nouvelles *Les contes de Melpomène*. Sa renommée grandit, il rencontre Souvorine qui deviendra son éditeur et ami. Il lui écrit : *La médecine est ma femme légitime et la littérature ma maîtresse*. Contes et nouvelles se succèdent. Première pièce jouée : *Ivanov*. Sa première grande oeuvre paraît: *La nouvelle steppe*. Il obtient le prix Pouchkine pour son recueil : *Dans le crépuscule*, décerné par l'Académie des Sciences.

1896 : Création de *La mouette* au Théâtre Alexandrinski de Saint-Petersbourg. La pièce sera publiée dans la *Pensée Russe*. *L'essentiel, mes amis, c'est d'éviter le théâtral, il faut que soit simple, tout à fait simple, ce sont des gens simples, ordinaires ...* (conseil aux comédiens en répétition). Hélas, la représentation est un four monumental ; ni les acteurs ni le metteur en scène n'étaient capables de comprendre, de rendre les nouveaux principes dramatiques proposés par l'auteur. Tchekhov mettra longtemps à se remettre de cet échec.



1897 : Création du Théâtre d'Art de Moscou dirigé par Nemirovitch-Dantchenko et Stanislavski. Au contact de ce nouveau courant théâtral, le jeu et la technique du comédien se transforment. La même année, Tchekhov, pour des raisons de santé s'installe à Yalta en Crimée. Aussi le 17 décembre 1898, ne peut-il assister à la première représentation de *La mouette* donnée par la troupe du Théâtre d'Art. Son amie, Olga Knipper, qui deviendra sa femme tient le rôle d'Arkadina, Stanislavski, Trigorine, et la grande Kommi Ssarjevskaja, Nina.



Venons de donner La mouette - Succès colossal - Pièce a passionné auditoire dès premier acte. Ensuite série de triomphes - Rappels sans fin. Après ma déclaration fin troisième acte qu'auteur pas dans la salle, public exigé envoyer sa part télégramme. Sommes fous de bonheur.
(télégramme adressé par Némirovitch-Dantchenko à Tchekhov).

Le 1^{er} mai 1899, une représentation est spécialement organisée pour Tchekhov. Il va mieux et a pu voyager. "On a joué pour moi *La mouette* à Moscou, au Théâtre d'Art ... Excellente mise en scène ..." (à Yordanov). Cependant ... "L'interprète Stanislavski a compris le rôle d'une manière qui m'a donné la nausée." Il fit cadeau à Némirovitch d'un médaillon où il était gravé : "Tu as donné la vie à ma *Mouette*. Merci !" Ce succès était avant tout sa confiance retrouvée en son talent de dramaturge, ce qui lui permettra de poursuivre son oeuvre théâtrale.



1900 : Ecrit *Oncle Vania*. Devient le conseiller de nombreux jeunes auteurs.

1901 : Il est fait membre de l'Académie des Belles Lettres dont il démissionne une année plus tard pour protester contre l'invalidation de l'élection de Gorki. Epouse Olga Knipper qui joue aussi dans *Les trois soeurs*, qui sera créée la même année.

1904 : On joue *La Cerisaie*. Tchekhov meurt le 2 juillet en Forêt Noire. La foule nombreuse suivra son cortège funèbre à Moscou.

1919 : Les Pitoëff montent pour la première fois du Tchekhov en France : *Oncle Vania* au Vieux Colombier.



1922 : *La mouette* est présentée à la Comédie des Champs Elysées.

«La Mouette» de Tchekhov à Genève: la pudeur et l'inspiration

Un texte d'une force inouïe, une brillante direction d'acteurs: ce spectacle est splendide.

La Mouette» d'Anton Tchekhov fait partie de ces textes qu'on aborde pas sans savoir exactement où l'on veut aller. Ce drame, souvent repris depuis sa création il y a bientôt cent ans, est d'une force inouïe. Mais il reste aussi un texte touffu, à la limite de l'insondable. Sur les planches de la Comédie de Genève, le Belge Philippe Sireuil en présente avec une interprétation remarquable: l'œil du metteur en scène bruxellois est à la fois celui d'un chirurgien précis et d'un poète inspiré. Il est aussi celui d'un homme au parti pris résolument contemporain.

Contemporain dans le choix des décors, des costumes et des accessoires: autour des comédiens de «La Mouette», deux murs d'un blanc crayeux s'élèvent jusqu'au plafond. Sur ces grandes faces blafardes se défilent pendant deux heures et

demie les silhouettes d'une dizaine de comédiens en complet-cravate ou en short de plage. Une grande simplicité donc, avec en toile de fond une vue sur un lac.

Contemporain dans une direction d'acteurs remarquable: dans ce texte chargé d'intrigues multiples et de plus en plus douloureuses, on n'entendra pas un cri, à peine quelques larmes. Le ton que Philippe Sireuil a imposé à Patrick Descamps (Trigorine), Sylvie Debrun (Nina) ou à Nicolas Rossier (Treplev) reste feutré d'un bout à l'autre du spectacle. Le silence y pèse plus qu'un mot dur. Les tourments d'un écrivain qui ne sait pas que faire de sa gloire, d'une jeune actrice manquée ou d'un dramaturge en mal d'«effets nouveaux» s'accumulent, mine de rien. Ainsi ce début tout de même un peu longuet de la pièce peut-il être mis au service d'un drame qui, petit à petit, se gonfle d'une émotion qui éclate finalement au quatrième acte. Comme un fusil, qui, chargé

avec minutie, laisse finalement éclater une charge violente et aux conséquences irréparables. Tchekhov aimait dire que l'artiste n'avait «le droit de se poser en juge ni de ses personnages ni de leurs conversations»; qu'il devait, au contraire, «en rester le témoin impassible...» Philippe Sireuil l'a bien compris, qui a à la fois marqué sa mise en scène d'une grande pudeur et laissé à ses comédiens la liberté d'emporter dans leur interprétation une part d'énigme, d'irrésolu. Ainsi Patrick Descamps est-il tantôt un écrivain bedonnant et sûr de lui, tantôt un artiste désillusionné pour lequel l'écriture n'est qu'artifice et poudre aux yeux.

Contemporain enfin dans les choix musicaux qui ponctuent, entre autres, les changements volants de décor: quelques notes de piano musclées et une voix à capella soulignent sans brusquer les moments charnières des quatre actes de «La Mouette». On

aime beaucoup. Et cette fameuse mouette dans tout ça? Un oiseau empaillé, qui n'arrête pas de revenir sur la scène, comme un présage de mort ou un ange de malheur. Elle semble emporter chaque fois avec elle un peu de l'espoir qui pourrait, pense-t-on parfois, renaître. Cet espoir s'éteint quand Treplev décide finalement de s'ôter la vie. Pourquoi lui? Ça aurait pu être un des dix autres aussi. A une personne qui avait demandé à Tchekhov ce qu'était la vie, le Russe avait répondu: «C'est comme si on se demandait: qu'est-ce qu'une carotte? Une carotte, c'est une carotte, et on n'en sait rien de plus.» C'est tout.

MATHIEU TRUFFER

▷ «LA MOUETTE», d'Anton Tchekhov, mise en scène de Philippe Sireuil. A Genève, à la Comédie, boulevard des Philosophes 6 (tél. 022/20 50 01), jusqu'au 4 avril. Mardi, mercredi, vendredi et samedi à 20 h, jeudi à 19 h.

LE NOUVEAU QUOTIDIEN

MARDI 21 MARS 1992